

Confessions d'une jeunesse solitaire

Nuit #1 d'Anne Émond, Québec, 2011, 91 minutes

Bruno Dequen

Numéro 154, octobre–novembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2011). Compte rendu de [Confessions d'une jeunesse solitaire / *Nuit #1* d'Anne Émond, Québec, 2011, 91 minutes]. *24 images*, (154), 56–56.

Confessions d'une jeunesse solitaire

par Bruno Dequen

Deux personnages. Une nuit. Un appartement miteux. Dès les premières images d'une foule en sueur dansant au ralenti sur fond de chanson française mélancolique, le ton est donné. Par ses choix formels, Anne Émond transforme une insignifiante scène de boîte de nuit en une orgie triste dans laquelle de jeunes corps luisants s'abandonnent avec l'énergie du désespoir. Quelques minutes plus tard, Clara et Nikolai se retrouvent dans l'appartement de ce dernier, avides de consommer immédiatement une légère attirance mutuelle. Une nuit comme tant d'autres, imagine-t-on, pour deux jeunes désabusés dans la trentaine. Pas tout à fait, car lorsque Clara tentera de quitter silencieusement l'appartement, Nikolai, choqué par son comportement, exigera des explications. Et cette nuit d'ivresse muette se transformera en confessions sans lendemain pour ces deux jeunes adultes fatigués.

Il y a un an, dans son court métrage *Sophie Lavoie* (mettant en scène Catherine de Léan, l'actrice de *Nuit #1*), Anne Émond dressait le portrait troublant d'une jeune femme ordinaire, qui se retrouvait rapidement désarçonnée par les questions froides d'un médecin sur sa sexualité. Insécurité, doute et timidité voilaient tour à tour le visage en apparence serein de l'héroïne, qui devenait le symbole d'une jeunesse dont la sexualité décomplexée, aussi ordinaire soit-elle, masquait une profonde insécurité et une grande solitude renforcée par le choix d'un plan-séquence épuré. Le contraste entre la facilité de l'abandon physique et la difficulté apparemment insurmontable que les personnages ont à entrer véritablement en communication les uns avec les autres constitue le point de départ de *Nuit #1*.

Solitaire et aigri, Nikolai n'accepte pas qu'une relation sexuelle ne puisse être que cela. Pendant la relation, il pose des questions. Après, il exige un peu de conversation. Pour lui, c'est une affaire de civilité et d'éthique dans un monde froid et distant. À l'inverse, Clara se mure dans un silence sans appel. N'espérant rien d'une relation sexuelle sans lendemain, elle ne cherche



©Yannick Grandmont all rights reserved 2010

même pas à établir un lien avec le jeune homme, qu'elle accuse d'hypocrisie et d'égoïsme, puisqu'il n'a jamais tenté d'établir de véritable lien avec elle au-delà d'une banale conversation. Finalement, Nikolai et Clara vont se confesser chacun à son tour, avec une franchise que seule la présence d'un étranger peut permettre.

Manifestement, Anne Émond aime les mots. À l'opposé de tout un pan récent du cinéma québécois misant surtout sur la rigueur d'une mise en scène travaillée, *Nuit #1* est tout entier construit sur les paroles de ses protagonistes. Cette prédilection pour l'écriture rapproche la cinéaste de Xavier Dolan, dont elle semble en partie le prolongement, mais avec plus de maturité. Après avoir été introduit aux émois adolescents et aux amours imaginaires des très jeunes adultes, le spectateur se retrouve désormais au cœur des angoisses intimes de gens dans la trentaine. Et tout comme chez Dolan, la difficulté à trouver sa place dans le monde et le profond isolement urbain sont au cœur de l'œuvre. De plus, même si Anne Émond n'apparaît pas dans son film et que rien de particulier ne suggère que le récit ait été inspiré de faits vécus, ce premier long métrage semble situé directement dans la lignée des premières œuvres fortement autobiographiques desquelles Dolan se réclamait. L'immédiateté du propos, la démarche frondeuse fondée sur l'exposition sans

fard d'une certaine jeunesse actuelle sous-tendent en partie ce constat.

Mais là s'arrêtent les comparaisons. En effet, outre le fait que les emprunts cinématographiques, plus qu'abondants chez Dolan, sont pratiquement inexistantes dans *Nuit #1*, l'écriture même d'Anne Émond se situe en fait presque à l'opposé de celle de Dolan. Chez ce dernier, le dialogue rythmé et plein de bons mots qui, dans *J'ai tué ma mère* en particulier, avait une teinte très télévisuelle, domine. Chez Émond, au contraire, il n'y a presque pas de dialogues. Le film tout entier repose sur une série de monologues, dont la densité affiche une précision d'écriture qui relève plutôt du théâtre. Ou de la littérature, en particulier de la vague d'autofiction qui a submergé le roman francophone ces dernières années. Les récits au ton personnel et troublant de Guillaume Vigneault, de Nelly Arcan, de Catherine Mavrikakis ou, de façon plus complexe, d'Emmanuel Carrère. Des fictions qui s'affichent parfois ouvertement, que ce soit vrai ou non, comme des actes d'autothérapie. Car c'est bien de thérapie qu'il s'agit dans *Nuit #1*. Thérapie d'une génération perdue et solitaire, assoiffée d'amour mais trop désabusée pour lui laisser la moindre chance. ■

Québec, 2011. Ré. et scé. : Anne Émond. Ph. : Mathieu Laverdière. Mont. : Mathieu Bouchard-Malo. Son : Martyne Morin, Simon Gervais et Luc Boudrias. Concept. son. : Simon Gervais. Mus. : Martin M. Tétrault. Int. : Catherine de Léan et Dimitri Storage. 91 minutes. Prod. : Nancy Grant pour Metafilms. Dist. : K-Films Amérique.